

L'OPINION PUBLIQUE

Journal Hebdomadaire Illustré

Abonnement, payable d'avance : Un an, \$3. — États-Unis, \$3.50.
Tout semestre commencé se paie en entier.
On ne se désabonne qu'au bureau du journal, et il faut donner au moins quinze jours d'avis.

Vol. VII.

No. 11.

Prix du numéro, 7 centins. — Annonces, la ligne, 5 centins.
Toute communication doit être affranchie.
Les remises d'argent doivent se faire par lettres enregistrées ou par bons sur la poste.

JEUDI, 16 MARS 1876

Rédaction, Administration, Bureaux d'Abonnements et d'Annonces : Nos. 5 et 7, Rue Bleury, Montréal. — GEO. E. DESBARATS, Directeur-Gérant.

SOMMAIRE

Revue Européenne. — Nos Gravures : Philadelphie ; La fiancée du lion ; Ouverture du Parlement Anglais par la reine en personne. — Avis à nos abonnés de Montréal. — Variétés. — Vingt mille lieues sous les mers (suite). — Nouvelles générales. — Le jeu de dames. — Poésie : Une lame chrétienne et une prière. — Un Pèlerinage à l'Île-aux-Coudres (suite et fin). — Le Parlement Fédéral. — L'heureux berger. — Conseils d'hygiène pratique. — Le Brandon de Discorde, ou le Massacre de Lachine (suite). — Prix du marché de détail de Montréal.

GRAVURES : Ouverture du Parlement Anglais par la reine en personne. — La fiancée du lion. — Le Centenaire Américain.

REVUE EUROPEENNE

Dans un voyage, on jouit beaucoup plus de l'imprévu que de ce qui fait partie du programme arrêté et réglé d'avance. De même dans la visite des monuments d'une grande ville, ce ne sont pas toujours ceux que l'on va voir de propos délibéré, son guide-Joanne à la main, qui nous font une impression plus vive et plus durable ; ce sont plutôt ceux que l'on découvre dans des courses solitaires, ceux qui, pour bien dire, se présentent à nous d'eux-mêmes, et que nous reconnaissons à leur physionomie et d'après nos lectures.

Il nous souvient qu'un jour, marchant ainsi au hasard dans le faubourg St. Honoré, nous nous trouvâmes tout à coup devant un monument aux formes étranges qui nous frappa vivement. Il occupait le centre d'un de ces carrés d'arbres et de verdure que les Parisiens tiennent beaucoup à appeler des *squares*, et que nous, qui sommes très-anglais, appelons tout bonnement des *carrés*. Entouré d'une très-belle grille toute neuve, l'édifice, d'un style classique et sévère, avait l'apparence d'un immense tombeau autour duquel étaient rangés d'autres monuments plus modestes, mais reproduisant quelque chose des formes de grand mausolée. Après quelques instants de réflexion, il nous vint à l'idée que ce pouvait bien être la chapelle expiatoire de Louis XVI... et alors une vive émotion s'empara de nous comme si, au milieu des splendeurs et des fêtes du Paris d'alors, nous nous étions heurté aux sanglants échafauds de 93.

Nous ne nous étions pas trompé. C'était bien là, en effet, le terrain sacré où reposèrent longtemps, dans l'oubli, les restes du roi martyr et de sa malheureuse compagne. C'est de là qu'ils furent transférés à Saint-Denis, en 1815 ; et c'est là que sont encore les cendres d'un grand nombre de victimes de la révolution. Les petits monuments symétriques qui forment comme une cour d'honneur en avant de la chapelle sont dédiés à la mémoire de ces fidèles serviteurs de la monarchie.

L'intérieur de l'édifice, où régnait un demi-jour bien favorable à la méditation, nous impressionna vivement. Les deux beaux groupes de Bosio, représentant Louis XVI consolé par un ange et Marie-Antoinette soutenue par la religion, les pendentifs de la voûte, la crypte, son autel en forme de cénotaphe, sont présents à notre mémoire. Mais ce que nous oublierons encore plus difficilement, c'est l'isolement, la solitude de ce noble monument. Tandis que Paris régorgeait d'étrangers (on était alors à la période la plus brillante de l'exposition de 1867 ; l'empereur de Russie venait d'arriver), nous étions seul dans la chapelle. Encore n'avions-nous pas droit d'en tirer vanité ; le hasard nous y avait conduit. Le gardien à qui nous avions demandé s'il venait beaucoup de visiteurs,

nous répondit : " Pas dans ce moment, monsieur ; il y a, voyez-vous, l'exposition. Hier, cependant, il est venu des messieurs et des dames de province. Il vient moins d'Anglais et d'Américains qu'à l'ordinaire."

Il y a cependant un jour chaque année où une foule d'élite se presse dans la chapelle. C'est à l'anniversaire du grand hollandaiste, le 21 janvier. Mais la messe qui s'y célèbre réunit un public plus ou moins nombreux, suivant les variations du baromètre politique. Cette année, elle a eu les proportions d'une démonstration.

Dans une de ses correspondances au *Courrier des États-Unis*, notre ancien ami, M. Gaillardet, s'exprime ainsi à ce sujet :

J'allais commencer cette lettre par les nouvelles politiques du jour, lorsque sa date m'a rappelé que c'était l'anniversaire de la mort de Louis XVI, et que tous les légitimistes, orléanistes et même certains bonapartistes, allaient se rendre à la chapelle expiatoire de la rue d'Anjou, Saint-Honoré, pour y protester contre le crime du 21 janvier 1793, quoique l'aïeul des princes d'Orléans y ait pris part, et qu'un peu plus tard, le fondateur de la dynastie napoléonienne ait commis lui-même un crime plus abominable, en faisant arrêter à l'étranger et fusiller à Vincennes le duc d'Enghien, un autre Bourbon ! De leur côté, les Bourbons, en remontant sur leurs trônes, ont fait fusiller le roi Murat à Naples et le maréchal Ney à Paris. Tous les partis ont donc dans leurs annales des vengeances inutiles, qu'ils ont lieu de regretter plus tard. C'est un des traits les plus saillants de l'histoire moderne, que l'inutilité de la plupart des révolutions qui en forment les étapes sanglantes et qui, du moment où elles étaient inutiles, ont été fatales à la cause même qu'elles avaient pour but de se servir.

Après avoir passé rapidement en revue tous les régimes qui depuis 89, se sont perdus par l'exagération de leurs principes, M. Gaillardet ajoute :

Ainsi, aucune des révolutions ne lui a été véritablement utile, parce qu'aucune n'était véritablement nécessaire. Si elles ont paru d'abord constituer un progrès pour la liberté, elles ont toutes été suivies d'une réaction qui a fait perdre le terrain gagné, et aujourd'hui même, la France n'a pas encore retrouvé les garanties qui lui avaient été accordées du consentement de Louis XVI, en 1790. Nous n'avons conservé de cette première révolution que des principes abstraits toujours invoqués et jamais appliqués.

M. Gaillardet tire ses conclusions en faveur de la république comme le seul gouvernement possible aujourd'hui, et il s'écrie : " Soyons de l'école de ces dentistes qui disent dans leurs prospectus : N'arrachez plus les dents, guérissons-les."

Mais même pour les dentistes, cela est plus aisé à dire qu'à faire. Il est vrai que les élections tant du Sénat que de la Chambre, autant que l'on peut juger de ces dernières, si elles ont donné plus de républicains et même plus de libéraux qu'on ne le pensait, ont aussi mis de côté un grand nombre d'hommes extrêmes. Même à Paris, où Victor Hugo semblait devoir passer d'emblée pour le Sénat, il n'a été élu qu'à grand-peine et seulement au deuxième tour de scrutin. Le grand poète d'autrefois est passé à l'état de scie politique du genre de M. Gagne, et ses harangues impossibles, saupoudrées de substantifs transformés en adjectifs, n'en imposent plus qu'aux démocrates les plus naïfs. Ceux-ci cependant, irrités de la résistance qu'ils avaient éprouvée, et tout fiers de voir triompher enfin l'homme-principe, le poète-révolution (accouplez une dizaine de substantifs de cette manière), ont voulu lui faire une ovation, et au sortir de la mairie où se faisait le scrutin, on l'a promené dans les rues, ce qu'il a su reconnaître par un de ces discours

dont il a la recette, sinon le secret. Un des écrivains de l'*Univers*, après avoir raconté cet épisode, ajoute :

A peine avais-je quitté cette scène grotesque et peu démocratique, une grande affiche multicolore a attiré mes yeux : elle portait en lettres énormes ces mots qui annonçaient quelque spectacle forain et qui m'ont paru symboliques : *V'la Paris qui passe*, et plus bas : *l'homme caméléon*.

Le caméléon, c'était, à n'en pas douter, Victor Hugo, tour à tour chantre des Bourbons, poète de l'épopée impériale, pair de France sous Louis-Philippe, Napoléonien en 1848, et finalement sénateur républicain.

Le caméléon, c'est aussi Paris, qui a banni bien des héros qu'il avait acclamés, qui a fait à beaucoup d'idoles d'un jour les mêmes ovations qu'il faisait hier à Victor Hugo, et qui rejette ses créatures favorites comme un sultan capricieux.

Dans un autre numéro, M. Louis Veuillot fait au nouveau sénateur la malice de reproduire un mot célèbre de l'*ex-pair* de France : " On a tort de déposer des Sénats aux pieds des Constitutions," ainsi qu'un passage très-divertissant d'un livre publié à l'époque de l'exposition universelle :

Les peuples, disait l'auteur de *Notre-Dame de Paris*, ont eu le vague ébranlement des profonds tremblements de la terre de France. Ils ont de proche en proche reçu le contrecoup de nos luttes, de nos secousses, de nos livres. Ils sont en communion mystérieuse avec la conscience française... *Phénomène magnifique, cordial et formidable, que cette volatilisation d'un peuple, qui s'évapore en fraternité !* ô France, adieu, tu es trop grande pour n'être qu'une patrie. On se sépare de sa mère qui devient déesse. Encore un peu de temps, et tu t'évanouiras dans la transfiguration. Tu es si grande que voilà que tu ne vas plus être. Tu ne seras plus France, tu seras *humanité* ; tu ne seras plus nation, tu seras *ubiquité*. Tu es destinée à te dissoudre toute entière en rayonnement, et rien n'est auguste à présent comme l'effacement visible de ta frontière. Résigne-toi à ton immensité. Adieu, peuple, salut, homme ! subis ton élargissement fatal et sublime, ô ma patrie, et de même qu'Athènes est devenue la Grèce, de même que Rome est devenue la chrétienté, toi, France, deviens le monde !

Bien prédit, ajoute M. Veuillot. On était alors en 1867. Le roi de Prusse se trouvait à Paris. En écoutant M. Hugo, il a dû rire.

Oui, et le prince de Bismarck en relisant cette folle élucubration, a dû rire encore bien plus fort ; et c'est mal à M. Louis Veuillot de lui avoir procuré cette satisfaction. Toutefois, Bismarck ne se contente point d'avoir beaucoup ri, de rire encore : il connaît le proverbe : *rira bien qui rira le dernier*. Il ne trouve pas la France assez affaiblie ; il remue ciel et terre pour trouver un prétexte à une nouvelle agression. C'est en Orient qu'il cherche la cause de complications qui lui permettront de remanier encore une fois et à son profit la carte de l'Europe. L'Autriche et la France lui inspirent toujours de l'ombrage : Sadowa et Sedan, suivant lui, n'ont pas accompli tout ce qui est écrit sur le livre des destinées. Il voudrait reléguer l'Autriche au rôle de puissance orientale, lui enlever la plupart de ses états allemands et lui donner en échange une partie de l'empire ottoman. En poussant au partage de cet empire entre la Russie et l'Autriche, il espère qu'elles consentiront à le laisser s'agrandir vers l'occident.

En même temps, il caresse plus que jamais son grand sabre, prépare ses canons rayés et ses fusils à aiguille dont l'armée allemande ne cesse de changer le modèle. Nous avons déjà entretenu nos lecteurs de ces préparatifs, et cela sur la foi d'une correspondance militaire de la *Revue Britannique*. Le même écrivain continue à détailler les formidables préparatifs de l'Allemagne et de quelques autres puissances.

On forme un état-major divisionnaire de cavalerie à Metz, un état-major de brigade de landwehr ; un régiment de landwehr de réserve dans chacune des villes de Berlin, Breslau et Cologne ; un régiment de chemin de fer à deux bataillons. On augmente l'effectif des batteries de campagne et des régiments d'infanterie ; enfin, on fait des expériences pour employer un nouveau canon, le canon de bronze-acier, système Uchatius.

La Suisse vient aussi de compléter sa réorganisation militaire, et l'on y fait l'essai d'une poudre nouvelle qui diminuerait beaucoup les charges que le soldat est obligé de porter, et donnerait des résultats beaucoup plus considérables. La Suisse est bien près de Bismarck, elle a le tort de parler allemand, et d'après la poésie que nous avons nous-même entendu répéter aux enfants dans les écoles de Stuttgart comme dans celles de Berlin, l'Allemagne est partout où l'on parle allemand (1), ce que Bismarck traduit comme l'on sait. Que la Suisse y prenne garde : elle travaille peut-être pour le roi de Prusse !

L'Italie paraît être aussi saisie de la fièvre belliqueuse, et certaines paroles de Victor-Emmanuel, au commencement de l'année, auraient même causé quelque alarme. Mais ses finances sont tellement obérées que la réorganisation militaire ne peut y marcher que lentement. Ce n'est qu'en 1878 qu'elle pourra être complète.

Enfin, il n'y a pas jusqu'au très-pacifique John Bull qui ne fasse ses préparatifs. On travaille activement à la mobilisation en Angleterre, mais on y avance difficilement, comme dans toute chose qui est contraire à la routine. Le nouveau système des promotions, qui a remplacé celui de l'achat des commissions n'existe pas depuis assez longtemps pour pouvoir être jugé. Il a eu cependant pour effet de retirer de la carrière militaire un bon nombre de fils de famille, qui voyaient diminuer leurs chances, et il a fait des brèches assez considérables au trésor par les indemnités qu'il a fallu payer. Des changements considérables ont eu lieu, et les corps d'officiers de plusieurs régiments se trouvent renouvelés, un peu trop promptement peut-être. Les expériences scientifiques en rapport avec l'armée se poursuivent là comme ailleurs. C'est un singulier pari qui se perpétue entre les moyens d'attaque et ceux de résistance. Dès qu'on invente un boulet ou un bélier qui perce une cuirasse, on s'empresse d'inventer, d'un autre côté, une cuirasse que le nouveau bélier ou le nouveau boulet ne saurait atteindre ; puis on réinvente un nouveau moyen d'agression auquel on oppose encore un nouveau moyen de défense, et ainsi de suite. Il n'y a pas de raison pour que cela finisse.

La dernière invention est celle d'une espèce d'armature en forme de cerceles que l'on place autour de la cuirasse du vaisseau.

On croyait la crinoline morte, dit un journal. Erreur. Puisque les élégantes l'ont délaissée, l'Amirauté anglaise s'en empare. Et pourquoi ? pour protéger ses vaisseaux de guerre contre l'effet des torpilles-poissons de l'invention de M. Whitehead. Ces torpilles se meuvent sous l'eau et vont enfoncer leur éperon dans le vaisseau ennemi au-dessous de la ligne de flottaison. L'Amirauté a décidé de revêtir le *Thunderer*, le navire le plus coûteux de la marine anglaise,

(1). Was ist der Deutschen Vaterland ? poésie très-célèbre et très-populaire dont chaque strophe commence par cette question.